

CHAPITRE UN

— **Y**a des gens qui préfèrent mourir chez les autres, me lance Flo. On n’y peut rien, Julie ! Arrête de faire la tête, c’est mauvais pour les affaires.

Sur ce, elle quitte ma boutique avec un petit salut de la main.

Suivant les encouragements discutables de ma jeune sœur, je saisis une boîte de macarons à la pistache et je commence à l’emballer.

La porte d’entrée tinte, annonçant un nouveau client.

Je m’efforce de redresser les coins de ma bouche afin d’orner mon visage d’un sourire que j’espère professionnel. Mais mon sourire s’efface lorsque je vois qui entre dans la boutique. L’homme sur le seuil n’est pas un client, mais un flic : le capitaine Gabriel Adinian de la gendarmerie de Beldoc. Et accessoirement, celui qui enquête sur la mort de Maurice Sauve.

Les bras serrés autour de moi, je tente de contenir le frisson soudain qui me parcourt en ce doux après-midi de juin.

Ce pauvre homme !

Nous quitter si vite, et si irrémédiablement ! Et au pire moment possible ! Pas seulement de mon point de vue, même si je ne peux nier que j’aurais apprécié que sa crise cardiaque ait lieu avant ou après mon cours de préparation de macarons. Mais sous un angle moins égoïste, le moment était tout aussi mal choisi pour Maurice. Au début de mon cours, j’avais demandé à chacun des participants de nous faire partager

quelques mots sur eux, et Maurice avait confié traverser une longue crise de la cinquantaine dont il voyait enfin le bout.

Il avait déclaré s'être embarqué dans la quête d'un sens à sa vie, après avoir réalisé deux ans plus tôt que trier du courrier à La Poste n'était pas son truc. Un an de bénévolat auprès de la Croix Rouge en Asie du Sud-Est l'avait convaincu que cela ne lui convenait pas non plus. De retour à Beldoc, il avait touché un peu à tout, de la musique en passant par le boursicotage. Récemment, il avait découvert l'art de la pâtisserie.

Je me souviens comme il s'enthousiasmait en concluant sa présentation : « J'ai un bon feeling, là ! »

Vingt minutes plus tard, il grimaçait et s'effondrait sur le sol, mort.

Prise d'un tremblement, je me frictionne les bras.

Alors que le capitaine Adinian s'approche, j'examine son visage. Ses traits sont plus qu'irréguliers. En théorie, aucune femme ne le trouverait beau... À moins d'avoir passé une année à étudier les iguanes sur une île déserte.

En pratique, la question de sa beauté est plus compliquée.

La structure globale de son visage compense les défauts des traits individuels. Son nez proéminent et sa bouche sont assortis à sa mâchoire ferme et carrée qu'une barbe de trois jours ne parvient pas à masquer. Ses sombres yeux bruns sont magnétiques. Il dégage une virilité naturelle et désinvolte.

Du calme, Julie !

C'est juste la réaction viscérale d'une trentenaire qui trouve un gars sexy. Ça passera dans un instant. D'ailleurs, je ne le trouve pas sexy. Et, étant donné son attitude lors de notre première rencontre hier soir, je ne l'apprécie même pas.

Le capitaine Adinian s'arrête en face de moi au niveau du comptoir.

Une pensée me traverse l'esprit. Et si sa visite ne concernait pas Maurice Sauve ? S'il était simplement venu acheter un de mes assortiments de confiseries ?

Très drôle. Voilà l'idée la plus ridicule que je n'ai jamais eue. Et faites-moi confiance, des idées ridicules, j'en ai eu un paquet.

Adinian m'observe et marmonne quelque chose d'incompréhensible, que je feins d'interpréter comme un « Bonjour, madame Cavallo », et non comme un « Vous ne pensiez tout de même pas que j'en avais fini avec vous ? »

Cette dernière option est toutefois plus probable – Flo en conviendrait, j'en suis sûre. Ma petite sœur aime à dire que quand on photoshoppe mentalement les défauts des gens, on finit par s'entourer

d'amis toujours prêts à nous poignarder dans le dos. À vingt-deux ans, elle déborde toujours d'une sagesse acerbe d'adolescente qu'elle sème à tout vent.

– « Les délices sans gluten de Julie », dit Adinian en référence à l'enseigne au-dessus de l'entrée. Mais ici à Beldoc, on aime notre gluten, nous.

Sympa comme manière de briser la glace !

Mon émoi se dissipe tandis qu'il confirme grossièrement mon opinion à son sujet : ce n'est qu'un plouc malpoli.

– J'ai peut-être passé la moitié de ma vie à Paris, dis-je en plantant mes yeux dans les siens, mais je suis beldocienne, tout comme vous. Vous seriez surpris par le nombre d'habitants de la ville qui sont allergiques ou intolérants au gluten.

En ce qui me concerne, je ne suis ni l'un, ni l'autre. Mais pour des questions de cohérence, j'ai arrêté de consommer des produits à base de blé dès que j'ai décidé d'ouvrir une boulangerie-pâtisserie sans gluten.

– Évidemment, répond Adinian, impassible.

Il jette alors un œil ça-et-là, comme s'il essayait de repérer des fanas de sans-gluten embusqués dans ma boutique vide.

Non mais quel culot !

Si seulement Rose était là ce matin ! Elle secourrait son impeccable carré argenté et arquerait un sourcil parfaitement dessiné. « Et les bonnes manières, jeune homme ? » lui lancerait-elle de son ton le plus huppé en le toisant. Ma grand-mère irait même jusqu'à lui demander de sortir afin qu'il refasse son entrée, et poliment, cette fois.

Et vous savez quoi ? Il s'exécuterait. Rose a ce petit quelque chose qui pousse les gens, les animaux et les plantes vertes à lui faire plaisir.

Éric sort de la cuisine.

– Les coques des macarons vanille sont prêtes, Chef. Vous voulez les vérifier avant que je les enfourne ?

– Non, pas besoin, c'est bon, dis-je à mon sous-chef avant de me tourner de nouveau vers le capitaine Adinian.

– Nous penchons pour une mort naturelle, déclare Adinian sans autre forme de transition.

Je hoche brièvement la tête.

– La famille de M. Sauve affirme qu'il subissait beaucoup de stress ces deux dernières années, ajoute-t-il. Trop de bière, pas assez de sport. Ils craignaient qu'il ne finisse par faire un infarctus.

– Sa famille ?

Je croyais que Maurice Sauve était célibataire. Ceci dit, je le connaissais peu.

Adinian s'appuie sur le comptoir.

– Sa cousine vit dans la même rue.

– Ah, d'accord.

Il se tourne à moitié vers la porte, se gratte l'arrière de la tête puis se tourne vers moi de nouveau.

– Pouvez-vous à nouveau me raconter ce qui s'est passé hier soir ? Tout ce dont vous vous souvenez ?

– Euh... Encore ? Mais pourquoi ? Je croyais que vous aviez dit que la piste criminelle était écartée ?

La perspective de revivre ces moments ne m'attire pas franchement.

– Ce n'est qu'une formalité, répond-il. Je dois terminer mon rapport, et je veux être sûr d'avoir bien consigné tous les détails.

Mes épaules s'affaissent.

– OK.

Il se dirige vers le coin salon, se laisse lourdement choir sur l'une des chaises bistro vintages que j'ai dénichées, et m'en désigne une autre.

– Asseyez-vous.

Ça va, tu te crois chez toi, là ?

Essayant de cacher mon irritation, je m'assois en face de lui et raconte une nouvelle fois la triste histoire de mon cours de macarons de la veille au déroulé imprévu.

Il m'écoute, prenant à peine quelques notes.

Lorsque j'arrive au moment où je demande à mes élèves de mélanger les ingrédients que je leur ai préparés, le capitaine Adinian se penche plus en avant.

– Qui a préparé et distribué les ingrédients ?

– C'est moi.

– Quand ?

– Peu avant le début du cours.

– Avez-vous quitté la boutique après avoir tout préparé ? Même brièvement ? demande-t-il.

– Non.

Il gribouille quelque chose dans son calepin.

– Poursuivez, je vous prie.

– La plupart des participants avait du mal à faire monter leur ganache, dis-je. Certains ont abandonné en disant que c'était impossible sans batteur électrique.

– Maurice Sauve a-t-il abandonné ?

– Non, c’est même tout le contraire. Il fouettait sans relâche, changeait parfois de main, mais n’a fait aucune pause. Il a été le premier à finir.

Le capitaine Adinian note cette information.

– Je lui ai donné ceci, dis-je en montrant à Adinian le reste des badges que Flo avait fabriqués pour le cours.

– « Futur chef pâtissier », lit-il à voix haute.

– Et puis je suis passée dans les rangs pour montrer à tout le monde l’admirable consistance de sa ganache.

– Avez-vous alors remarqué quelque chose d’inhabituel ?

Je lève les yeux au plafond, me revoyant complimenter Maurice sur sa ganache ferme et satinée, les autres élèves qui manifestaient leur approbation, et lui, tout sourire, visiblement ravi. Mais il ne faisait pas que sourire, il... La panique me serre la gorge. Je me concentre sur son visage. Il était à bout de souffle.

Oh mon Dieu.

Je couvre ma bouche.

– Et s’il avait fouetté trop fort ? Et si c’était cela qui avait provoqué sa crise cardiaque ?

– Une séance d’entraînement intensif, surtout dans un froid glacial, peut provoquer une crise cardiaque, dit Adinian.

– Il fouettait de toutes ses forces...

– Madame Cavallo, jamais je n’ai vu quelqu’un fouetter une pâte au point d’en mourir.

Nous restons silencieux un moment. Puis le capitaine me fait signe de continuer en levant son calepin.

– Je lui ai redonné son bol, expliqué-je. Il a trempé le bout de son doigt dans la ganache puis l’a léchée, quand bien même j’avais déconseillé de le faire au début du cours.

Le capitaine Adinian me regarde de travers.

– Vous n’aviez pas mentionné cette anecdote de goûter la pâte la nuit dernière.

– Ah non ?

Il secoue la tête.

– Y aurait-il une chance que vous ayez toujours la pâte de M. Sauve ?

Oups.

Me mordillant les lèvres, je lui lance un regard désolé.

– Éric et moi avons tout lavé et nettoyé ce matin avant d’ouvrir la boutique.

Adinian me dévisage, insondable.

– Ce n’est pas grave.

– Comment cela ?

– Ce matin, j’ai effectué quelques vérifications d’usage sur l’ensemble des personnes présentes hier soir, en me basant sur votre liste. Y compris Éric et vous.

– Et ?

– Aucun lien avec le défunt et absolument aucun mobile, dit-il en reculant dans sa chaise. Comme je l’ai dit, tout laisse à penser à une mort naturelle.

Je suis soulagée de l’entendre. C’est déjà pénible d’avoir un mort dans ma boutique, mais un assassinat aurait été bien pire.

Le capitaine Adinian se lève.

– Merci de m’avoir accordé un peu de votre temps.

L’instant d’après, il est dehors.

Je me remets à l’emballage de ma boîte. Mes pensées emmêlées m’exaspèrent. Je ferais mieux de les mettre à plat si je veux passer à autre chose.

Voyons...

La mauvaise nouvelle : un homme a eu une crise cardiaque dans ma pâtisserie hier, à peine un mois après l’ouverture de celle-ci. J’ai tout tenté pour le sauver. Avec l’aide de l’un des élèves, nous avons essayé de lui prodiguer un massage cardiaque, mais rien n’y a fait. Il est mort... Tout comme cet autre décès que je n’avais pu empêcher.

J’avais espéré que cela ne m’arrive plus jamais ! J’avais espéré ne jamais voir quelqu’un mourir sous mes yeux sans pouvoir faire quoi que ce soit.

Y a-t-il une bonne nouvelle pour me consoler ? Euh... Il est probablement trop tôt pour le dire, mais la mort de Maurice Sauve pourrait bien n’avoir aucun effet sur le démarrage de mon entreprise. Il est aussi trop tôt pour savoir si j’aurais à nouveau besoin de consulter un psy. Je les ai en horreur. En plus, je n’ai plus de temps à leur consacrer.

C’est vraiment tout ? Parce qu’on dirait bien qu’il n’y a que des mauvaises nouvelles.

Une voix familière me perce les oreilles. Magda, la propriétaire d’une boutique spécialisée dans la lavande nommée *Rêve de Lavande*, fort à propos, s’est lancée dans un argumentaire de vente. Sa boutique vend des parfums, des bouquets et des sachets de lavande séchée, ainsi que des sacs à main, des chaussures, des bijoux fantaisie et des vêtements. Nos portes sont toutes deux ouvertes, et Magda parle suffisamment fort pour que je l’entende. Je m’accroche à chacun de ses mots.

La vache, elle est douée !

Quand elle en a terminé, le client quitte sa boutique avec trois grands sacs « Rêve de Lavande » sous le bras. Il passe devant mon seuil sans même un regard. Je serais prête à parier qu'il était entré chez Magda pour acheter un savon ou juste pour un coup d'œil ! Et sa magie a opéré. Je n'ai jamais encore vu quiconque entrer dans sa boutique et en ressortir les mains vides.

La prochaine fois, je prends des notes !

Le client parti, Magda monte le volume. Même si sa musique n'est pas déplaisante, Magda fait tourner cet album en boucle depuis un mois – quasiment depuis que j'ai ouvert.

La semaine dernière, je suis passée lui offrir une compilation que j'avais préparée à son intention avec des musiques dans son genre préféré. C'était pour amener un brin de variété, lui avais-je dit. Avec le recul, j'aurais dû m'abstenir. Magda a dû interpréter mon geste amical comme une provocation, comme une notification de ma part que notre hostilité latente passait au stade de guerre déclarée. Non seulement elle ne m'a pas remerciée pour ce cadeau, mais depuis, elle met son propre album encore plus fort.

Je crois qu'elle me déteste.

Si seulement je pouvais remonter le temps d'une semaine pour effacer mon faux pas ! Quoiqu'un mois entier serait encore mieux. Si je pouvais mettre le doigt sur ce que j'ai fait de mal le jour de notre rencontre, et qui nous a fait démarrer du mauvais pied, je pourrais peut-être le rectifier.

Un autre client entre dans la boutique de Magda. Elle baisse le volume.

Je noue un ruban rouge à la boîte de macarons et fais boucler les extrémités à l'aide des ciseaux.

OK, où en étais-je avant que Magda vienne interrompre le fil de mes pensées ? Ah oui ! Essayer de voir le côté positif. Il doit bien y avoir quelque chose de positif dans tout cela, un petit rayon de soleil ! Deux minutes... Je pense avoir trouvé !

Ni Éric ni moi ne sommes suspects. Le capitaine Adinian a écarté la piste criminelle. Il croit que Maurice Sauve est mort de mort naturelle.

Il a tort.

CHAPITRE DEUX

Effrayée à cette pensée, je me fige.
C'est à ce moment-là qu'arrive le *cinémagraphe*, une photo mouvante qui envahit ma tête.

Mon corps est toujours dans la boutique mais mon esprit est transporté dans un autre lieu, un autre temps. Une partie de moi reste ancrée dans la réalité, comme les fois précédentes. Je suis semi-consciente de mon hallucination, mais la scène qui se joue a l'air si réelle que j'ai du mal à ne pas me laisser emporter par le rêve.

J'aperçois Maurice Sauve dans une cuisine. Est-ce que c'est chez lui ?

Je me trouve à côté de lui, juste en-dessous du plafond, quelque part entre le luminaire et les armoires. Je ne suis pas sûre de savoir ce que je suis censée être dans ce délire, mais je suis complètement invisible. De là où je suis, je vois clairement Maurice servir un verre de vin à quelqu'un de l'autre côté de l'îlot de la cuisine, puis s'en servir un pour lui-même.

Avec qui est-il ? La seule chose que j'arrive à distinguer, c'est une main floue posée sur le comptoir de granit.

Je me secoue et me tords comme je peux mais je n'arrive pas à me déplacer. Franchement, à quoi ça sert d'être un fantôme dans un rêve si je ne peux pas me déplacer à ma guise ?

Maurice porte un chandail de laine verte et son visage est encadré par une belle petite barbe. Au cours d'hier soir, il n'avait pas de barbe.

Est-ce que cette scène se passe en hiver ? L'hiver dernier peut-être ?

Hé, petit génie ! C'est une hallucination, ce n'est pas censé être

cohérent. Maurice porte une barbe et un chandail vert parce que mon subconscient a trouvé drôle de l'imaginer comme ça.

Il attrape son verre. La scène est si saisissante que toute l'autodérision du monde ne pourrait diminuer son impact. Tout mon être est concentré sur cette situation on ne peut plus banale, et qui semble tout de même avoir son importance.

– Sois mignon et va nous chercher un truc à grignoter pour accompagner le vin, lui demande son invitée.

Sa voix est tellement distordue qu'on dirait qu'elle sort tout droit d'un vieux gramophone perdu au fond d'une grotte.

Maurice s'approche d'une étagère accrochée au mur. La femme – je suis presque sûre que c'est une femme – tire une petite fiole de son sac et la verse dans son verre.

C'est quoi ce truc ? Est-ce qu'elle vient juste de verser de la drogue dans son verre ?

De retour à ses côtés, Maurice place un bol de cacahuètes et un autre d'olives en face d'elle.

– Pardon, ça fait négligé.

Appelle-la par son nom, mec ! J'ai besoin d'un nom !

– C'est bon, dit-elle. Je t'en veux pas.

Ils trinquent et boivent.

Mon moi désincarné retient son souffle spectral.

La scène vacille, se transforme en une onde qui crépite et se désintègre, comme les fois précédentes. L'intégralité de mon esprit revient au lieu et à l'instant présent, accompagné d'une pensée : Maurice Sauve a été empoisonné.

Non, non, non ! J'avais pas replonger maintenant !

J'ai passé des années à me persuader et à payer des psys dans le but de me convaincre que j'étais normale. Je me suis disputée avec ma sœur jumelle parce qu'elle insistait sur le fait que quelque chose de surnaturel s'était produit après notre accident et que ses visions du futur étaient vraies. Elle n'est pas au courant de mes visions du passé – ce que j'appelle « mes *cinémagraphes* » – personne n'est au courant. Je les garde pour moi parce que j'ai choisi la raison, et la raison me dit que cet accident ne nous a pas donné d'aptitudes spéciales. La triste vérité, c'est que cela a endommagé notre relation.

Éric sort de la cuisine et me pose une question. Je réponds « oui » mécaniquement. Ça ressemblait à une question à laquelle on pouvait répondre par oui ou par non. Mais mes neurones étaient absorbés par autre chose :

Est-ce que tous les efforts mis en thérapie se sont envolés en un claquement de doigts ?

Le *cinémagraphe* que j'ai eu m'a-t-il fait soudainement changer d'avis ? Est-ce que j'y crois maintenant ? Suis-je en train de remettre en cause les conclusions d'un spécialiste concernant la mort de Maurice Sauve, simplement parce que j'ai reçu une bizarre carte postale du passé ?

Impossible.

Personne ne change d'avis et personne n'est en train de se transformer en médium à moitié dingue. On se ressaisit, et on tient le coup.

La cloche d'entrée tinte comme pour marquer ma résolution. Une femme rondelette d'âge moyen, vêtue d'un pantalon bleu marine et d'un t-shirt, entre dans la boutique.

Éric tend l'oreille.

– Bonjour madame !

– Bonjour.

La femme scanne les lieux du regard.

– Donc c'est ici que le pauvre Maurice a fait sa crise cardiaque.

Éric et moi échangeons un regard. *Les mauvaises nouvelles vont vite.*

J'ignore son commentaire et d'un sourire optimiste, je lui indique la vitrine qu'Éric a arrangée ce matin.

– Quel délice ferait plaisir à madame aujourd'hui ?

– Oh, rien, dit-elle ignorant ma maladroite tentative marketing, je ne peux pas me permettre vos *délices*.

– Nos ingrédients sont de première qualité et tout est fait maison, madame, dit Éric en redressant ses épaules, visiblement piqué. Vous seriez surprise de voir à quel point nos marges sont faibles.

Aussi tentant que soit l'étude détaillée de nos bilans comptables, je m'abstiens et lui tends un petit cannelé à la place.

– Offert par la maison.

Elle hésite.

– Cela ne vous engage à rien, dis-je. Je n'attends pas de vous que vous achetiez quelque chose en retour. Mangez donc et dites-moi ce que vous en pensez.

Elle ne veut toujours pas prendre la pâtisserie. C'est là que je réalise que son hésitation n'a rien à voir avec le piège de la réciprocité, mais plutôt avec ce qui est arrivé à Maurice.

Oh non, non, non et non ! C'est la dernière chose dont j'ai besoin en ce moment !

À l'instant où je commence à retirer ma main, la femme saisit le petit cylindre et l'enfourne dans sa bouche.

– Mmm... Délicieux...

A-t-elle su apprécier à la fois l'intérieur doux et crémeux et l'extérieur croquant à souhait ? A-t-elle remarqué l'absence totale de poche d'air ? Les cannelés sont un peu ma fierté, je les réussis quasiment à coup sûr.

– Notre but, dit Éric, est d'offrir des pâtisseries sans gluten qui ont un meilleur goût et un plus bel aspect que les plus traditionnelles.

Le regard de la femme se vide en entendant l'expression « sans gluten ».

– Nous nous spécialisons dans les pâtisseries sans farine de blé, expliqué-je.

– Fantastique, fantastique, marmonne-t-elle, tout en surveillant la boutique. Merci pour le cannelé, jeunes gens ! Bon bah, je vais y aller.

Je lui souhaite un bon week-end et la regarde se diriger vers la sortie. Mais au lieu de partir, elle s'écarte sur la gauche et scrute les étalages de marchandises.

– Je m'appelle Pascale, dit-elle. J'habite à côté des Sauve depuis les années soixante-dix.

Éric répond avec un sourire fugace. Il se tourne vers la porte pour signifier à Pascale la sortie.

À ma propre surprise, je n'ai pas envie qu'elle parte tout de suite. Je voudrais qu'elle me parle un peu de Maurice Sauve. C'est uniquement par curiosité, me dis-je, rien à voir avec le *cinéma*.

– Je m'appelle Julie, et voici Éric, dis-je en pointant mon sous-chef. Vous connaissiez bien les Sauve ?

– Bien sûr ! Mes parents ont emménagé à côté de chez eux quand j'avais douze ans. Il avait seulement deux ans de moins que moi.

– Vous étiez proches ?

– On était dans la même école et nos mères étaient amies. La mienne est partie en premier.

– Je suis désolée, dis-je.

Elle agite la main.

– Ça fait longtemps maintenant. Quand j'ai eu mon premier enfant, je suis revenue dans la maison de ma mère, la même année où Maurice a commencé à travailler à La Poste.

– C'est vrai qu'il avait parlé de La Poste quand il s'est présenté, dis-je.

– Il y a travaillé pendant presque vingt-cinq ans. D'ailleurs, c'est là qu'il a rencontré sa femme.

– Maurice était marié ?

Je sais que ce ne sont pas mes affaires, mais ça semblait tellement bizarre qu'il n'ait jamais parlé de sa femme. Je suis quasiment sûre qu'il ne portait pas d'alliance non plus.

– Son ex-femme, corrige Pascale. Nadia et lui ont divorcé il y a deux ans, après plus de dix ans passés ensemble.

Incapable de m'en empêcher, je poursuis avec une autre question indiscreète :

– Ils avaient des enfants ?

– Nadia oui, un garçon qui s'appelait Kévin. Il avait quoi, six ou sept ans quand elle a rencontré Maurice, et il était plutôt gentil avec lui, répond Pascale.

D'une certaine façon, ça me fait plaisir d'entendre ça.

– Il avait l'air d'être quelque de bien, dis-je.

Pascale acquiesce, avant de marmonner :

– Sauf quand il ne l'était pas... Bref, sa mère, Huguette, paix à son âme, adorait le garçon. Elle a tout fait pour persuader Maurice de sauver leur mariage.

– Pourquoi ont-ils divorcé ?

Je peux sentir le regard interrogateur d'Éric sur moi. Il doit se demander pourquoi je m'intéresse tant à la vie de Maurice.

C'est vrai ça, pourquoi ?

– Je mets ça sur le compte de la crise de la cinquantaine de Maurice, explique Pascale, manifestement ravie de m'éclairer. C'est ce que Huguette pensait aussi. Vous voyez, Nadia est plus âgée que lui, et elle a l'air d'avoir son âge.

Malgré moi, je me sens désolée pour cette Nadia, sans jamais l'avoir rencontrée. Est-ce de la solidarité féminine ? Ou alors de l'empathie humaine plus générale ? Peu importe la cause, la belle image que j'avais de Maurice se craquèle de multiples petites fissures en forme de toile d'araignée.

– Quand Maurice a eu cinquante ans, continue Pascale, il a décidé que c'était sa dernière chance de séduire une jeune fille qui voudrait bien lui donner un enfant. Il a demandé le divorce, même si ça a brisé le cœur de sa vieille mère.

Éric s'approche d'elle.

– Et finalement, il a réussi à attirer une jolie jeune fille ?

Tiens, tiens, je ne suis pas la seule à m'être laissée envoûter par les sirènes de la curiosité ! Je glisse mes doigts dans les passants de ma ceinture et mordille mes lèvres.

– Pas avant qu'il ne revienne de son séjour humanitaire à l'étranger,

dit Pascale. Je crois qu'il a commencé à sortir avec Charline à l'automne dernier.

Éric plisse les yeux.

– Charline comment ? Vous connaissez son nom de famille par hasard ?

Oh là là ! Il ne se laisse pas seulement charmer par les sirènes, il les drague à son tour !

– Pignatel.

– Je la connais ! s'écrie Éric en se tournant vers moi, les yeux brillants. C'est la grande sœur de l'un de mes copains.

– Le monde est petit, dis-je.

– C'est surtout la ville qui est petite, corrige Pascale.

Encouragée par la capitulation d'Éric, j'allonge la laisse qui détenait ma curiosité pour qu'elle puisse flâner librement.

– Quel âge a Charline ?

– Pas plus de vingt-huit ans, répond Éric.

– Elle est jolie ?

Je devrais avoir honte de demander ça. Vraiment.

Pascale laisse échapper un petit bruit à travers sa bouche tordue.

– Ouais, elle est jolie.

– Vous ne l'aimez pas, je commente.

– Elle voulait que Maurice lui passe la bague au doigt, dit Pascale.

– C'est pas ce qu'il comptait faire ? demande Éric.

Pascale remue son index de gauche à droite.

– Il voulait une compagne et un gosse mais il ne cherchait pas à se remarier.

– Peut-être qu'elle était amoureuse, suggéré-je.

Elle roule des yeux.

– Ou qu'elle courait après autre chose, suggère Éric. Un atout de Maurice...

– Lequel ? demande Pascale d'un ton moqueur. Ses cheveux qui prenaient la fuite ou ses maigres économies ? Il a été commis à La Poste toute sa vie, puis bénévole, et enfin chômeur. Ce n'est pas ça qui l'aurait rendu riche.

– Alors elle devait l'aimer, en conclus-je. Il arrive que des jeunes filles soient attirées par des hommes plus âgés.

– C'est sûrement ça. Malgré...

Pascale couvre sa bouche d'une main. Tirillée entre deux envies opposées, elle me supplie du regard. Je peux presque entendre le tumulte

dans sa tête, tandis qu'elle essaie tant bien que mal de maintenir l'illusion de résister à l'envie de tout balancer.

La vie m'a appris que, face aux secrets, il existe deux types de personnes : les premiers, dont je fais partie avec mes sœurs, mais aussi Rose et apparemment Éric, sont esclaves de leur curiosité. Ils doivent *savoir*. Les seconds, parmi lesquels Pascale, se sentent obligés de partager les informations et brûlent de transmettre ce qu'ils savent aux autres. Bref, ils doivent *parler*.

Ceux qui ne ressentent ni l'un ni l'autre de ces besoins sont aussi rares que ceux qui souffrent des deux.

Au vu de la lutte qui se joue sur le visage de Pascale, je n'essaie même pas d'amorcer une question. Au lieu de cela, je commence un décompte dans ma tête.

Cinq, quatre, trois, deux –

– Charline... Comment dire ? commence Pascale.

Elle ferme les yeux et les rouvre, consciente de sa défaite.

– Elle... ne mettait pas tous ses œufs dans le même panier.

Je fronce les sourcils.

– Comment ça ?

– Je l'ai vue entrer dans la voiture d'un autre homme alors qu'elle sortait avec Maurice, avoue-t-elle.

– Ça ne veut pas dire qu'elle le trompait, l'autre homme pouvait être de sa famille ou un ami.

Pascale me lance un regard du genre « mais bien sûr ».

Une flopée de touristes afflue dans la pâtisserie au même moment. Et – *victoire !* – ils veulent acheter mes pâtisseries ! Ils achètent un total de dix boîtes de chocolats, cinq de macarons, trois meringues géantes, de la crème glacée et une bouteille d'eau.

Éric se démène pour qu'ils restent prendre le café et goûter aux gâteaux mais ils disent être pressés.

Le temps que je salue chacun d'entre eux, Pascale est déjà partie.

CHAPITRE TROIS

Flo arrive à seize heures, prête à tenir le comptoir pour ce qu'elle appelle son « travail de nuit ». Elle me traite aussi de capitaliste sans cœur et d'exploiteuse de la jeunesse fauchée parce que je les paye, Éric et elle, au salaire minimum. Éric et moi savons tous deux que c'est juste pour me taquiner. Mais cela ne l'empêche pas de rappeler systématiquement à ma petite sœur que j'ai investi toutes mes économies dans cette pâtisserie et que je ne me verse aucun salaire.

Flo inspecte le pot à pourboires, enfle son tablier et son filet à cheveux, et se fait un café.

J'enfourche mon vélo et longe la rivière en direction de chez Rose.

Contrairement à Arles, la ville voisine qui snobe le Rhône, Beldoc ne tourne pas le dos à la rivière. Ma ville la prend dans ses bras et lui montre sa reconnaissance par tous les temps. Enfin, surtout quand il fait beau. Les innombrables cafés, restaurants et bancs sur la rive offrent le loisir aux touristes et aux Beldociens d'apprécier le doux murmure de l'eau et le spectacle des bateaux qui passent.

Pendant que je pédale, la tentation de ranimer la vision du *cinémagraphe* que j'ai eue précédemment m'envahit, mais je résiste. C'était seulement une hallucination et je ne me permettrai pas de considérer qu'elle avait un sens caché.

Au croisement suivant, je prends à gauche en laissant la rivière derrière moi. Tandis que je passe devant les boulangeries et les magasins, je ne peux pas m'empêcher de regarder s'ils ont du monde à cette heure

de la journée. J'espère que ma boutique n'est pas complètement déserte en ce moment.

À Paris, le sans-gluten fait fureur, c'est une des grandes modes de la décennie. J'étais convaincue qu'il y avait aussi un marché affamé à Beldoc, et c'est pourquoi j'ai choisi le sans-gluten comme principal argument de vente. Mais peut-être que le marché n'avait pas si faim que ça, et qu'il y a bien une raison pour laquelle il n'y a pas d'autre boulangerie spécialisée en ville.

Une panique que je connais bien me saisit le ventre. Était-ce une erreur de quitter mon boulot stable à la Maison Folette et de délaissier Paris pour cette drôle d'expérience ? Ai-je eu tort d'en vouloir à Bruno pour quelque-chose qui pourrissait au fond de mon âme ? Était-ce une tentative mal avisée de fuir mes responsabilités en revenant ici et en investissant toutes mes économies dans cette pâtisserie ?

Vais-je y arriver ou vais-je tout perdre ? Si ça se trouve, à la même époque l'année prochaine, je serai de retour chez Folette la queue entre les jambes...

Julie, on arrête tout de suite ce discours défaitiste !

Je vais y arriver.

Après le brouhaha incessant de Paris, la ville où j'ai grandi me paraît toute petite et toute tranquille. Mais elle ne l'est pas au point de tuer mon business avant même qu'il ait eu une chance de prendre son envol. Rose affirme que Beldoc est de taille parfaite. Elle vit ici depuis toujours et elle connaît tous les humains et tous les canins du coin. Littéralement.

Elle me dit qu'il suffit d'attendre jusqu'à ce qu'assez de Beldociens découvrent mes macarons. À partir de là, toute la ville se ruera dessus, et pas que sur les macarons. Ils achèteront aussi mes chocolats, meringues, cannelés, fondants, éclairs et autres gâteaux. Ils viendront en manger directement dans ma main ! Enfin, au sens figuré.

Même le capitaine Adinian ? Non... Je doute qu'un jour il me mange dans la main, au sens figuré comme au sens littéral. Il m'a l'air plutôt bec salé que sucré.

Quoi qu'il en soit, tout va bien se passer. Les décollages difficiles sont monnaie courante, peu importe le domaine. Donnez-moi un an et vous verrez, ma pâtisserie naviguera sous le ciel bleu de la Provence en mode pilote automatique.

Cinq minutes plus tard, je passe le portail de chez Rose et j'appuie mon vélo contre la clôture.

Sa voix porte depuis la terrasse, ferme et rassurante.

– Et maintenant, aidez vos doguis et vos doguinis à garder la pose. On maintient, et on relâche.

Mince ! Elle n'a pas encore fini son cours de Doga – du yoga pour humains et chiens.

Je fais le tour de la maison jusqu'à la terrasse en bois surélevée protégée par une pergola. Nichée entre la maison et une rangée de magnifiques oliviers, la terrasse offre une vue sur les hautes herbes et les fleurs sauvages d'un jardin faussement négligé. Les vignes enlacent la pergola, filtrant les rayons du soleil couchant dans des jeux d'ombre et lumière changeants.

Rose appelle cet endroit son havre de paix et d'harmonie. Chaque fois que je la rejoins ici pour le petit-déjeuner ou pour une soirée tranquille à bouquiner, je n'ai pas besoin de fermer les yeux ni d'entonner « om » pour que mes ennuis s'en aillent. La magie du lieu s'en occupe à ma place.

Un jour, j'essaierai de transposer ça dans un macaron, en mariant le goût de la cerise, la générosité du rhum et la riche amertume du chocolat.

Je m'approche sur la pointe des pieds et me plante entre la statue de Bouddha et la fontaine chinoise. La séance de Doga de ma grand-mère – unique à Beldoc et ses environs – est aussi épatante que farfelue. Probablement plus farfelue qu'épatante d'ailleurs, pour les non-initiés.

En face de Rose, un groupe de personnes en tenue de yoga sont dispersées sur la terrasse.

Vêtue d'un pantalon de yoga confortable mais moulant et d'un haut en coton doux, ma grand-mère mène ses troupes depuis leur tapis vers le Nirvana.

J'espère que j'aurais son agilité à soixante-quatorze ans !

Des chiens de formes, couleurs et tailles diverses se promènent de personne en personne et bavent sur les tapis. Certains participent aux poses de leurs humains. Un minuscule yorkshire essaie d'accomplir un enchaînement suspect qui implique le bas de son abdomen, un mollet humain et des frottements vigoureux. Ailleurs, un couple d'amoureux se renifle mutuellement le postérieur. Ils remuent la queue, tout contents. Dans un coin, un bouledogue français en surpoids se lance dans un concert de ronflements élaborés.

La plupart des humains sont des femmes grisonnantes, bien coiffées et raffinées, mais nettement moins classe que Rose. Il y a aussi quelques hommes. L'un d'entre eux est le notaire de mamie, Maître Serge Guichard, un veuf qui approche des soixante-dix ans et arbore une barbe bien soignée. Grâce à ses honoraires réduits, je lui ai demandé de

s'occuper de l'achat de ma boutique. Vu les regards qu'il lance à Rose de temps en temps, je crois savoir pourquoi il s'est montré si généreux.

Le groupe comprend aussi un couple dans la vingtaine. J'ai discuté avec eux la dernière fois que je suis arrivée avant la fin du cours. Ils adorent tous les deux les chiens mais leur appartement est trop petit pour en adopter un. Grâce aux cours de Rose, deux fois par semaine, ils peuvent passer du temps avec les chiens des autres. Selon les instructions de mamie, les yogis et yoginis font leur salutation au soleil, tandis que les doguis et doguinis font... ce qu'ils veulent.

Je repère Lady, le cavalier King Charles de Rose. Tandis que mamie exécute sa routine, glissant du cobra à la planche à la position du chien tête en bas, Lady bondit à côté de ses pieds nus qu'elle se met à lécher avec enthousiasme.

Lady est un chien intelligent, classe, avec une personnalité parfaitement en accord avec sa race et son nom. Mais au grand désarroi de Rose, elle est fétichiste... Enfin, disons, qu'elle a un *penchant* pour le léchage d'orteils !

Jusqu'à il y a trois ans, le petit secret était bien gardé dans l'enceinte de la famille. Mais depuis que Rose a lancé ses cours de yoga, dès la première séance, Lady a été démasquée. Elle a léché les pieds de Rose puis ceux de chacun des participants présents ! Rose était mortifiée.

Mais au fil du temps, elle a réalisé que ce n'était pas la fin du monde. Les frasques de Lady n'ont détruit ni le statut social durement gagné de Rose, ni son image publique soigneusement construite. Tout allait bien dans le meilleur des mondes possibles.

Si seulement j'avais le courage de dire à Rose que ce qui la mènera à sa perte sera plutôt son découvert qui ne cesse de grandir ! Même les gens aussi charmants et malins qu'elle ne peuvent indéfiniment vivre au-dessus de leurs moyens.

Le cours s'achève avec de la relaxation et une série de « oms ». Rose demande à ses élèves de tirer doucement sur les pattes de leurs chiens pour les aider à se détendre, puis de les caresser.

– N'oubliez pas, les chiens préfèrent les caresses au torse plutôt qu'au ventre, dit-elle.

Elle remercie ensuite ses élèves humains et canins pour leur excellent travail. Les humains joignent leurs paumes devant leurs poitrines et la saluent. Les chiens, quant à eux, remuent la queue, pressentant des friandises.

Rose s'approche de moi et me fait la bise. Lady me repère aussi et accourt. Debout sur ses pattes arrière, elle laboure mes cuisses de ses

pattes avant et s'y frotte le visage. Ses halètements et ses mouvements de queue enthousiastes montrent à quel point elle est heureuse de me voir. Il n'y a pas un seul cœur dans ce monde que Lady n'arriverait pas à faire fondre, je vous jure !

Après en avoir fini avec les embrassades et les caresses, je lève les mains pour empêcher Rose de me poser des questions sur ma journée. Je ne me renseigne pas sur la sienne non plus. On verra ça plus tard.

Là, j'ai une question trop urgente qui ne peut attendre une minute de plus !